

1

« Et les noms, demanda Claire. Où seront les noms ?

– Il s’agit uniquement d’une énumération, ça n’a rien à voir avec l’œuvre », répondit Ariana, la sculptrice.

Il y eut des hochements de tête chez les différents artistes, le critique d’art et les deux spécialistes d’art public assis à la table du dîner. Tous étaient sous le charme d’Ariana Montagu – le membre le plus illustre du jury, sa personnalité dominante, et le problème majeur de Claire.

Ariana était en bout de table, à croire qu’elle présidait. Quatre mois durant, ils avaient délibéré autour d’une grande table ronde dépourvue de toute hiérarchie dans un immeuble de bureaux du sud de la ville surplombant de très haut la terre éventrée. Les autres jurés avaient toujours accepté que Claire, la veuve, soit assise dos à la fenêtre afin que le charnier se limite pour elle à un halo grisâtre le temps qu’elle rejoigne sa chaise. Mais ce soir-là, alors qu’ils étaient tous réunis à la table rectangulaire de la Gracie Mansion pour une ultime délibération, Ariana s’était adjudgé – sans le moindre scrupule, sembla-t-il – la place d’honneur.

« La liste des morts y figurera, reprit Ariana. Le règlement du concours le stipule. Mais dans un mémorial réussi, ce ne sont pas les noms qui suscitent l’émotion.

– Pour moi, si », lança Claire d’un air crispé, non sans tirer une certaine satisfaction à voir les yeux baissés et les mines coupables des autres jurés.

Ils avaient tous perdu quelque chose, bien sûr. Ils avaient perdu l'idée que leur nation était intouchable; ils avaient perdu les icônes les plus reconnaissables de leur ville, et des amis ou des connaissances peut-être. Mais seule Claire avait perdu son mari.

Elle ne se priverait pas de le leur rappeler à la fin de la soirée, lorsqu'ils choisiraient enfin le mémorial. Ils avaient examiné cinq mille dossiers anonymes jusqu'à n'en garder que deux. La décision finale aurait dû être simple. Mais, au bout de trois heures de discussion, deux tours de vote et de trop nombreuses bouteilles de vin en provenance de la cave personnelle du maire, la conversation était devenue hachée, hargneuse et redondante. Le Jardin était trop beau, n'arrêtaient pas de répéter Ariana et les autres artistes à propos du choix de Claire. Ils gagnaient leur vie grâce à leur vision des choses, mais dès qu'il s'agissait du Jardin, leur regard divergeait du sien.

Le concept était simple: un jardin rectangulaire cerné d'un mur et soumis à une géométrie rigoureuse. Au centre, un pavillon consacré à la contemplation. Deux larges canaux perpendiculaires diviseraient en quatre ce terrain de trois hectares. Chaque carré serait quadrillé de sentiers bordés d'arbres. Il y aurait de vrais arbres, mais aussi des arbres métalliques alignés comme dans un verger. Le Jardin serait entouré par un mur blanc de dix mètres de haut où seraient inscrits les noms des victimes, disposés de façon à recréer la forme des tours détruites. Mais les arbres en métal devaient être une réincarnation des tours en un sens encore plus littéral, puisqu'ils seraient fabriqués avec des débris récupérés sur le site.

Quatre dessins montraient le Jardin aux différentes saisons. Le préféré de Claire était le clair-obscur de l'hiver: le sol recouvert d'un linceul de neige, les arbres en métal qui brillaient dans la lumière rosée de fin d'après-midi; la surface d'onyx des canaux luisant comme deux épées croisées. Et les lettres noires sur le mur blanc. La beauté n'était pas un crime, mais il y avait là plus que de la beauté. Même Ariana concédait que les arbres en métal nu constituaient une touche surprenante – une façon de rappeler

qu'un jardin, même s'il était issu de la nature, restait une création humaine, et que celui-ci convenait parfaitement à une ville où les sacs en plastique volaient comme des oiseaux, et les gouttelettes de condensation des climatiseurs se mêlaient à la pluie. Ils auraient une forme naturelle, mais ils résisteraient au flux et au reflux des saisons.

« Le Vide est trop sombre pour nous », expliqua Claire, ce qu'elle avait déjà fait précédemment.

« Nous » : les familles des disparus. Elle était la seule dans le jury à voter au nom de ce « nous ». Elle détestait le Vide, l'autre projet, le favori d'Ariana, et elle était certaine que les autres familles de victimes partageraient son avis. Il n'y avait rien de vide dans ce parallélépipède de granit noir en forme de tour d'une douzaine d'étages posé au centre d'un immense bassin ovale, qui apparaissait sur les dessins comme une grande entaille dans le ciel. Les noms des morts seraient gravés sur sa façade et se refléteraient dans l'eau. On aurait dit le mémorial des vétérans du Vietnam, mais, pour Claire, ce projet manquait son but. Un tel degré d'abstraction fonctionnait quand on pouvait toucher l'édifice ou s'approcher suffisamment pour se confronter à son échelle. Mais, avec le Vide, on ne pouvait pas toucher les noms, ni même les voir vraiment. Le seul avantage de ce projet, c'était sa hauteur. Claire craignait que certaines familles de victimes, si chauvines, si prosaïques, ne voient le côté plat du Jardin comme un territoire concédé aux ennemis de l'Amérique, même si ce territoire était aérien.

« Les jardins sont vénérés par la bourgeoisie européenne », déclara Ariana en désignant les murs de la salle à manger couverts d'un papier peint représentant des forêts luxuriantes où se promenaient de minuscules hommes et femmes endimanchés. Ariana était, comme à son habitude, habillée dans ce ton gruaux qu'elle avait officiellement déposé, à la fois en hommage, mais aussi pour ridiculiser, le superbe bleu d'Yves Klein. Claire trouvait, quant à elle, qu'à force de se moquer de la prétention, on pouvait atteindre le même degré d'arrogance.

« Vénérés par l'aristocratie, la corrigea l'unique historien du jury. Mais il est vrai que la bourgeoisie copie l'aristocratie...

– Ce papier peint est français, précisa la conseillère du maire, celle qu'il avait placée dans le jury.

– Ce que je veux dire, continua Ariana, c'est que la tradition du jardin n'est pas la nôtre. Nous, nous avons des parcs. Les jardins à la française ne font pas partie de notre héritage.

– L'expérience vaut davantage que la tradition, rétorqua Claire.

– Non, car la tradition, c'est de l'expérience. Nous sommes conditionnés pour éprouver certaines émotions dans certains endroits.

– Et les cimetières? insista Claire, soudain animée d'une ténacité retrouvée. Pourquoi sont-ils souvent les plus beaux endroits d'une ville? George Herbert a écrit: "Qui aurait cru que mon cœur flétri/Puisse un jour à nouveau fleurir." (Une amie de fac avait recopié ces vers sur une carte de condoléances.) Le Jardin sera un endroit où nous... où les veuves, leurs enfants, n'importe qui pourra passer un moment de joie. Mon mari... », commença-t-elle, et tout le monde se pencha vers elle pour l'écouter.

Elle se ravisa, mais ces mots flottèrent dans l'air comme de la fumée, qu'Ariana chassa.

« Pardonnez-moi, mais un mémorial n'est pas un cimetière. C'est un symbole national, un jalon historique, une façon de s'assurer que toute personne qui le visitera, même si son lien avec l'attaque est lointain du fait du temps ou de la distance, comprendra ce qui a été ressenti, et sa signification. Le Vide est viscéral, il est furieux, sombre, brut, parce que, ce jour-là, il n'y a eu aucune joie. On ignore si le bloc s'élève ou s'il tombe, ce qui est une vision fidèle – qui évoque précisément ce moment-là de l'histoire. C'est une destruction artificielle, si bien qu'elle retire, d'un point de vue dialectique, son pouvoir à la véritable destruction. Le Jardin renvoie à notre besoin d'apaisement. C'est une impulsion certes naturelle, mais peu subtile.

– Vous avez quelque chose contre l’apaisement ? interrogea Claire.

– Nous ne sommes pas d’accord sur le moyen d’y parvenir, répondit Ariana. Pour moi, il faut affronter la douleur, la regarder en face, voire s’y vautrer, avant de pouvoir tourner la page.

– J’y réfléchirai », rétorqua Claire.

Sa main se posa sur son verre de vin avant que le serveur ne puisse le remplir.

Paul savait à peine qui venait de dire ça. Ses jurés avaient apprécié le menu roboratif qu’il avait commandé – poulet frit et purée, choux de Bruxelles au bacon –, mais il ne restait pas grand-chose du réconfort apporté par cette nourriture. Paul s’enorgueillissait de fréquenter des femmes formidables – il était d’ailleurs marié à l’une d’elles –, mais le duo que formaient Claire Burwell et Ariana Montagu lui portait sur les nerfs. Leurs certitudes opposées crépitaient comme un champ électrique, et la pièce résonnait de leur animosité. Dans sa critique de la beauté du Jardin, de la beauté en elle-même, Paul sentait qu’Ariana parlait aussi de Claire.

Las, il laissa son esprit divaguer vers les jours, les semaines et les mois à venir. Le jury allait annoncer le nom du vainqueur. Puis Edith et lui rendraient visite aux Zabar dans leur maison de Ménerbes, un répit bien mérité entre les mois de délibération qui venaient de s’écouler et la levée de fonds à venir. Le défi serait majeur, car les experts avaient évalué le coût de la construction de chacun des deux projets finalistes à cent millions de dollars minimum. Mais Paul adorait soutirer de grosses sommes d’argent à ses amis. Sans compter que d’innombrables Américains mettraient eux aussi la main à la poche.

Ensuite cette présidence mènerait à une autre, en tout cas selon Edith. Contrairement à bon nombre de ses amies, elle ne se contentait pas de collectionner les tailleurs Chanel ou les bijoux Harry Winston, même si elle en possédait un certain nombre. Elle rêvait de postes prestigieux, et elle imaginait Paul en président de

la bibliothèque de New York, d'autant qu'il faisait déjà partie du comité de direction. La bibliothèque avait un budget plus important que le Metropolitan Museum, et Edith avait déclaré que son mari était « littéraire », même s'il ne se souvenait pas d'avoir lu un seul roman depuis *Le Bûcher des vanités*.

« Peut-être devrait-on davantage prendre en compte le contexte local », suggéra Madeline, l'éminence grise des habitants du quartier.

Comme si elle l'avait vue venir, Ariana sortit de son sac un dessin du Vide qu'elle avait esquissé pour montrer combien il s'intégrerait bien au paysage de la ville. Les « propriétés verticales » du Vide, affirma-t-elle, faisaient écho à celles de Manhattan. Claire haussa les sourcils à l'intention de Paul. Le « croquis » d'Ariana, puisqu'elle l'appelait ainsi, était meilleur que les dessins qui accompagnaient le dossier. Claire s'était plainte à plusieurs reprises auprès de Paul car elle soupçonnait Ariana de connaître l'architecte du Vide – un étudiant, un *protégé**¹ ? – tant celle-ci soutenait ce projet. Peut-être était-ce vrai, même si Paul ne trouvait pas qu'Ariana ait davantage défendu son favori que Claire le sien. Malgré sa retenue apparente, Claire paraissait incapable d'accepter de perdre. Pas plus qu'Ariana, qui avait l'habitude de dominer des jurys dépourvus des sentiments vaseux de celui-ci.

Pour le dessert, le groupe se retira dans le petit salon aux murs d'un jaune chaleureux. Jorge, le chef de la Gracie Mansion, apparut avec un chariot chargé de pâtisseries et de cookies, et dévoila, d'un geste quelque peu théâtral, une reproduction en pain d'épice d'un mètre de haut des tours disparues, où les fenêtres étaient dessinées en sucre glace. La ressemblance était indéniable. Le silence fut glacial.

« Il n'est pas fait pour être mangé, déclara Jorge, tout à coup intimidé. C'est un hommage.

– Bien sûr, dit Claire d'un air tendu avant d'ajouter, plus chaleureuse : On se croirait dans *Hänsel et Gretel*. »

1. Tous les termes en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte original. (*N.d.T.*)

La lumière du lustre se reflétait sur les fenêtres en sucre. Paul était en train de remplir son assiette de toutes les douceurs excepté le pain d'épice quand Ariana se planta devant lui telle une minuscule lance. Ensemble, ils dérivèrent vers un coin retiré près du piano.

« Je suis inquiète, Paul, commença Ariana. Je ne veux pas que notre décision repose sur trop de... d'émotion. (Elle prononça ce dernier mot presque à voix basse.)

– Nous sommes en train de choisir un mémorial, Ariana. Je ne crois pas que l'émotion puisse être totalement exclue.

– Vous me comprenez. Je crains que les sentiments de Claire n'aient un impact disproportionné.

– Ariana, certains pourraient prétendre que *vous* avez un impact disproportionné. Vos avis sont très respectés.

– Mais ce n'est rien comparé à un proche de victime. Le chagrin peut devenir pesant.

– Le goût aussi.

– Ce qui est normal, mais on parle ici de quelque chose de plus profond que le goût, à savoir le jugement. Avoir un représentant des familles dans le jury, c'est comme si on laissait le patient décider du traitement à la place du médecin. Il est sain de garder un peu de distance clinique. »

Du coin de l'œil, Paul vit Claire en grande conversation avec le plus important critique d'art public de la ville. Avec ses talons, elle mesurait presque vingt centimètres de plus que lui, mais elle ne faisait aucun effort pour se mettre à sa hauteur. Vêtue ce soir-là d'une robe fourreau noire – cette couleur, soupçonnait Paul, n'avait pas été choisie au hasard –, elle savait clairement mettre ses atouts en valeur. Paul la respectait, même si ce terme était inapproprié pour ce qu'il avait en tête. Ce n'était pas la première fois qu'il regrettait son âge (vingt-cinq ans de plus que Claire), sa calvitie et sa fidélité – qui reposait peut-être davantage sur l'obéissance aux traditions que sur une décision personnelle – à son épouse. Il regarda Claire se détacher du critique pour suivre un autre juré.

« Je sais qu'elle est touchante », entendit-il.

Il avait observé Claire de façon un peu trop appuyée. Il se retourna brusquement vers Ariana, qui continuait :

« Mais le Jardin est trop lisse. Il a été dessiné pour plaire à ces Américains qui adorent l'impressionnisme.

– Il se trouve que j'apprécie l'impressionnisme, rétorqua Paul, sans trop savoir s'il devait faire mine de plaisanter. Je ne peux museler Claire, et vous savez que les familles des victimes soutiendront davantage notre projet si elles se sentent intégrées au processus de décision. Nous avons besoin des informations émotionnelles que Claire nous transmet.

– Paul, vous savez que les critiques nous attendent au tournant. Si nous nous trompons de mémorial, si nous cédon au sentimentalisme, cela ne fera que...

– Je connais les enjeux », déclara-t-il d'un ton bourru.

C'était trop tôt pour un mémorial, le site venait à peine d'être déblayé. Le pays n'avait pas encore gagné ni perdu la guerre, d'ailleurs on ne savait même pas vraiment contre qui ou quoi on se battait. Mais tout allait plus vite désormais – la création et la destruction des idoles ; la propagation des maladies, des rumeurs et des modes ; l'information ; le développement de nouveaux outils monétaires, ce qui avait d'ailleurs précipité son retrait de la présidence de sa banque d'affaires. Alors, pourquoi pas le mémorial ? Il y avait des exigences commerciales, certes. Le promoteur du site voulait le remonétiser, et pour ça, il fallait un mémorial, dans la mesure où les Américains semblaient peu favorables à l'extension de l'espace de bureaux comme réponse la plus éloquente au terrorisme. Mais il y avait aussi des exigences patriotiques. Plus longtemps l'espace demeurait vide, plus il devenait le symbole de la défaite, de la reddition, une chose dont « eux », qui qu'ils soient, pouvaient se moquer. Un mémorial à la grandeur diminuée de l'Amérique, à sa nouvelle vulnérabilité face à un groupe de fanatiques médiocres sauf quand il s'agissait de tuer. Paul ne l'aurait jamais dit aussi crûment, mais cet espace vide était gênant. Comblé ce vide, tout

UN CONCOURS DE CIRCONSTANCES

autant que les ambitions d'Edith, voilà pourquoi il avait souhaité présider ce jury. Leur travail ne marquerait pas seulement sa ville bien-aimée, mais aussi l'histoire.